

## FESTIVAL D'AVIGNON

**DE L'AIDE SOCIALE trop exotique, Pauline Carton en verve, un voyage intérieur bouleversant, Céline halluciné, Semprun avec un masque, un guillotine en folie : le Festival démarre (presque) bien.**

### Welfare

Que gagne ce documentaire fameux de Frederick Wiseman, tourné à New York en 1973, à être ainsi porté sur scène ? On connaît l'argument : des personnes tombées dans la débine essaient de convaincre des travailleurs sociaux de les aider ; mais la routine, les procédures, les paperasses ; alors ça coince, ça crie et ça s'énerve. Le hic est que la mise en scène de Julie Deliquet est si plate que seul émerge cet unique ressort narratif, répété jusqu'à plus soif. On s'ennuie ferme malgré les 15 comédiens formidables...

Sans compter ce petit problème : le traitement social de la misère est aujourd'hui bien plus kafkaïen que celui, encore un rien paternaliste, en cours à New York voilà un demi-siècle. Numérique oblige...

● Dans la cour d'honneur du Palais des papes, à 22 heures.

### Pauline & Carton

On s'étonne, en voyant la grande vivante qu'est Christine Murillo incarner avec gourmandise Pauline Carton (1884-1974), de découvrir que celle-ci n'est pas tout à fait celle qu'on croyait. Une comédienne incroyablement populaire, certes, qui multiplia les rôles de soubrette et de concierge, gouailleuse, forte en gueule, nature. Mais aussi



une actrice qui, dans ses Mémoires, a dit deux ou trois choses sur le théâtre qui aujourd'hui encore sonnent terriblement juste. « Moi j'aime le théâtre avec ses incohérences, sa poussière, ses émotions magnifiques et ses potins

pour concierge. » Tout est dit.

Se raconter sans se la raconter, voilà qui est roboratif. Christine Murillo, mise en scène par Charles Tordjman, nous fait partager cette joyeuse lucidité et multiplie les scènes d'anthologie avec ses imitations de Michel Simon ou de Danièle Gilbert. Un délice.

● A la Scala Provence, à 10 h 15.

### Shahada

C'est un très très long voyage que nous conte en un peu plus d'une heure Fida Mohissen, auteur du texte et l'un des deux interprètes de la pièce : celui qui mène d'un espace mental à un autre.



Comment le jeune Syrien musulman radical qu'il était, convaincu que tout mécréant, à son réveil, n'a qu'une obsession, celle de détruire sa terre et son héritage, est devenu cet homme de théâtre de 51 ans libéré du sectarisme, c'est ce qu'il nous raconte en se dédoublant sur scène.

Très belle trouvaille, très émouvante et très sobrement mise en scène par François Cervantès, le jeune comédien Rami Rkab incarne le Fida d'il y a trente ans, dit ses mots, et s'installe un dialogue ciselé, troublant, entre l'homme d'aujourd'hui et le jeune exalté qu'il fut hier. Epure, perfection, émotion, hymne à l'amour d'une bouleversante sincérité : c'est rare, un spectacle qui réconcilie avec le genre humain.

● Au 11, à 12 h 15.

### Guerre

L'un des manuscrits récemment retrouvés de Céline sur la boucherie de 14-18. Seul en scène, Benjamin Voisin, qu'on a beaucoup vu au cinéma, est de retour sur les planches. Et nous sidère. Il a la grâce. Le texte halluciné de Céline, il le gueule et le sert et le sort de

lui comme s'il lui venait, là, des tripes et du cœur en bouillie. La blessure, l'hôpital, l'infirmière branleuse, le bon pote proxo Cascade (aux allures mâtinées de Belmondo et de Depardieu)...

C'est cru, cocasse, atroce. Benjamin Voisin nous rend Céline, l'odieux et pathétiquement génial Céline, avec son dégoût envers l'humanité, son égoïsme forcené, son terrible regard en face, mais aussi sa candeur parfois, son innocence, que la guerre a pulvérisées, dont on aperçoit de purs éclats, tout cela avec un naturel, une aisance, une évidence qui emballent. La mise en scène au cordeau de Benoît Lavigne, le décor à peine esquissé, les touches musicales en discret appui : un grand moment noir.

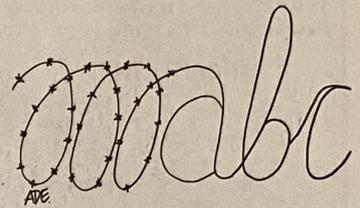
● Au Théâtre du Chêne noir, à 17 h 20.

### L'écriture ou la Vie

Comment raconter Buchenwald ? Il a fallu à Jorge Semprun, un des survivants du camp, un demi-siècle pour réussir à écrire ce texte. Jean-Baptiste Sastre, qui nous a déjà saisis en portant sur scène les mots de Simone Weil, de Georges Bernanos et de Charles Péguy, sait que cette parole ne peut être transmise brute : pour qu'elle soit entendue, il faut quelque artifice.

Sur scène, ils sont quatre. Deux femmes masquées, dont Hiam Abbass, qui chantera le kaddish en yiddish. Une autre, muette, symbolise ces enfants qui dormaient au pied de la cheminée des fours crématoires. Géza Röhrig ne parle ici qu'araméen – oui, cette

langue morte. Sastre lit des pages de Semprun. C'est d'une belle et terrible intensité – comme toujours avec lui –, et



un rien désarçonnant. On n'oubliera plus que « *le Mal est l'un des projets possibles de la liberté constitutive de l'humanité de l'homme* ».

● Au Théâtre des Halles, à 11 heures.

### Danton-Robespierre

Leur dernière rencontre, écrite par Hugues Leforestier (qui joue un Danton cordialissime), où tout est vrai, où tout est question de vie ou de mort, et de liberté. Danton, c'est la clémence, la démocratie directe et le pouvoir aux femmes. Robespierre, qu'incarne avec une froide précision Nathalie Mann, c'est la Terreur pour éduquer le peuple, et la femme au foyer parce que ça a toujours été comme ça. Au fond, Danton est bien plus révolutionnaire que Robespierre...

Ce dernier trahira son grand ami au nom de ses grands idéaux. Energiquement mise en scène par Morgane Lombard, cette pièce de facture classique nous rappelle cette chose essentielle : la fin ne justifie pas les moyens.

● Au Théâtre du Roi René, à 13 h 30.

Jean-Luc Porquet

PROPOS VIOLENTS D'IZIA HIGELIN CONTRE MACRON :  
LES GENDARMES L'ATTENDAIENT EN COULISSES

